

d'être. L'intelligence et l'activité du cultivateur doivent maintenant se mettre à l'œuvre et faire des efforts proportionnés aux difficultés qu'elles rencontrent. La terre est revêche, ou plutôt elle est fatiguée de toujours donner et de ne jamais rien recevoir. Après chaque récolte elle est abattue, et l'année suivante elle reste nue, ne pousse pas même de mauvaises herbes pendant les premiers mois de la saison de végétation. Cette nudité, cette absence de toute végétation est un reproche sanglant jeté à la face de son propriétaire, et cependant quels sont les cultivateurs qui cherchent à en connaître la cause.

Avec sa richesse, la terre a perdu sa puissance productive et les abondantes récoltes d'autrefois, sont maintenant passées à l'état de légendes. Pour augmenter la force des rendements il fallait ou améliorer la culture ou agrandir les propriétés, on a choisi cette dernière alternative et l'on a demandé à l'étendue les produits que la fertilité refusait.

Mais, en augmentant l'étendue, il fallait aussi accroître les frais de production et de là est né cet appauvrissement incessant de la culture canadienne. Il ne pouvait en être autrement: les récoltes ont diminué de plus de moitié, il a fallu cultiver le double de terrain pour obtenir la même production annuelle. En cultivant le double, on a été obligé de faire le double de dépenses, le double de labour, de hersages, de semailles, etc; on obtenait la même quantité de produits; mais ces produits étaient gravés de dépenses si considérables que le profit net ou bien la richesse du cultivateur n'en a pu accuser le plus léger accroissement.

Par le fait même de cette augmentation d'étendue à cultiver, il fallait se pourvoir d'un plus grand nombre d'employés ou de serviteurs; ce n'était pas là la chose la plus facile dans un pays jeune comme le nôtre dont la population est naturellement trop faible proportionnellement au nombre d'arpents possédés et cultivés. Il aurait fallu plus de bras et ceux-ci faisaient défaut.

Malheureusement, les misères du cultivateurs ne s'arrêtèrent pas là. Un certain nombre de nos jeunes gens allèrent visiter les plaines de l'Ouest et furent si enchantés de la douceur du climat de ces contrées, de la fertilité des terres et de la facilité de leur mise en culture; à leur retour, leurs descriptions furent si bien accueillies par leurs compatriotes qu'il se produisit bientôt une forte émigration canadienne vers l'Illinois et les Etats adjacents.

Plus tard, d'autres compatriotes visitèrent les manufactures américaines, et alléchés par les forts salaires qui leur étaient offerts, non-seulement ils acceptèrent ces offres pour eux-mêmes, mais même ils engagèrent leurs parents et leurs amis à suivre leur exemple.

Voilà, de l'avis de nos hommes publics les plus compétents, les deux grandes causes qui ont amené l'émigration que nous déplorons actuellement.

Il était bien difficile de faire disparaître complètement la première cause, mais il nous aurait été assez facile de la diminuer en faisant subir à notre agriculture nationale les perfectionnements exigés par les besoins de l'époque; en améliorant nos procédés culturels, en se montrant généreux envers la terre, en lui accordant tous les engrais et les amendements que demande une forte production.

La seconde cause nous a fait plus de mal encore que la première, elle nous a enlevé un grand nombre de nos jeunes gens actifs de la campagne; malheureusement, notre mode de culture actuel pouvait encore moins l'empêcher d'exercer son influence délétère. A ces jeunes gens, à ces courageux travailleurs, il fallait des salaires proportionnés à la somme de travail qu'on leur demandait, proportionnés à la cherté

croissante des denrées alimentaires.

Le cultivateur a vu la désertion des campagnes et il n'a pu l'empêcher, car on lui demandait des salaires plus élevés et il n'a pu il ne pouvait les accorder. Nous avons déjà démontré que les produits étaient trop faibles et les dépenses trop élevées pour permettre une augmentation de gages. Pour satisfaire à cette exigence il aurait fallu que notre agriculture fût riche et elle était pauvre; il aurait fallu une production de vingt à vingt-cinq pour un et elle n'en donnait que dix à douze; en un mot il aurait fallu une culture progressive et nous étions encore trop fortement attachés à la routine.

Placés dans cette infériorité nous avons laissé partir nos jeunes gens et plus que jamais, nous avons à nous plaindre de la rareté de la main-d'œuvre. Le malheur que nous n'avons pu empêcher, nous devons le déplorer sans doute, mais il ne doit pas nous abattre. Puisque ces jeunes gens ont remplacé leur patriotisme par le désir des jouissances matérielles, puisque l'amour de l'argent l'a emporté sur celui de la patrie, travaillons sans eux, tâchons même de réussir sans eux, faisons de nécessité vertu. Il nous manque des bras, eh bien, essayons de trouver dans de bonnes machines agricoles les moyens de vaincre cette difficulté.

C'est un fait admis par tous, les industriels, à quelque catégorie qu'ils appartiennent que toutes les fois qu'un ouvrage peut être exécuté aussi bien et en moins de temps avec les machines qu'à bras d'hommes, il est avantageux de donner la préférence aux premières. Parmi les différentes machines qui réclament l'attention du cultivateur, un grand nombre remplissent parfaitement cette condition. Mais les faucheuses sont parties de celles dont l'introduction presse le plus. Leurs qualités sont incontestables et nous en avons un pressant besoin.

Leur travail est plus parfait que celui de la faux maniée à bras d'hommes. Aujourd'hui les faucheuses offertes aux cultivateurs canadiens ont résolu le difficile problème du fauchage mécanique. Elles n'ont pas encore atteint la perfection absolue, elles sont encore susceptibles d'amélioration, mais telles que nous les obtenons maintenant leur travail est infiniment supérieur à celui du fauchage à bras faits dans les meilleures conditions possibles.

De plus, elles exécutent l'ouvrage non-seulement avec plus de rapidité, mais même plus économiquement que la faux ordinaire. Cela ressort parfaitement des calculs faits dans les concours et même chez les simples particuliers.

Une faucheuse à deux chevaux coupe en moyenne douze arpents par jour tandis qu'un bon faucheur ordinaire ne fauche que deux arpents. Par conséquent un homme avec deux chevaux fait autant d'ouvrage que six bons faucheurs. Supposons que le prix de la journée d'un homme soit \$1.20 et celui de la journée d'un cheval \$1.50, le fauchage mécanique de douze arpents coûtera \$4.20, tandis que le fauchage à bras de la même étendue coûtera \$7.20. La différence est assez importante pour qu'elle mérite d'être prise en considération; quoique nous ayons contre les faucheuses des frais d'entretien assez élevés.

REVUE DE LA SEMAINE

Nous serions heureux de pouvoir tenir nos lecteurs au courant de tous les événements religieux de Rome. Comme catholiques nous avons sans cesse les yeux attachés sur Rome, la Ville Eternelle, et en particulier sur le Vatican, la prison du Vicaire de Jésus-Christ. Tout ce qui s'y passe,